

Pauline Pucciano

Incantations

Heure après jour, au long du temps incapable d'éclaircie, chercher le lieu.

Celui immunisé contre les failles de l'être, si profondes, que la mémoire s'y engloutit.

Chercher le lieu aux pentacles étoilés, celui du rituel où la magie impuissante se remettra à briller.

Naviguer sans carte et sans ciel, naviguer sans faiblir – car c'est l'eau noire, sans fond, qui attend celui qui désespère.

Il ne faut pas parler de la fatigue que le sommeil n'apaise pas, et que la mort fige – fatigue dont la lente évolution ne promet rien qu'elle-même.

Ne pas parler du voile de poussière noire qui se fixe, indélébile, aux yeux du voyageur.

Ressasser, toujours, sans faiblir, la vision du lieu.

Celui où l'on pourra s'endormir à la tombée du soir, dans la paix immobile, au chant lointain de créatures invisibles.

Boire l'élixir à la bouche éperdue du sorcier

A ses yeux emplis de paysages obscurs

A ses mains ruisselantes d'éclairs et de miracles

A ses paroles d'extase étrange

A ses caresses de vertige

A sa colère d'ambre glacée.

Sans faiblir, chercher le jour de notre rencontre.

Quelle erreur surhumaine, quel acte de désastre avons-nous fait pour que le sens ainsi se vide ?

Il y avait les rues et les saisons pleines de signes, et chaque vision écartait toutes les autres, et il n'était pas un lieu où l'essentiel ne se reflétât. Chaque carrefour portait l'emblème caché, inconnu à eux tous, de l'Amour ou du Mal, et vivre avait la couleur des livres, des combats héroïques et des délires de l'enfance.

Vivre n'a plus de couleur et la flaque d'eau que mon regard croise n'a plus la forme d'un dragon.

Glisser hors du lieu où la parole tronquée maquille les sentiments. Atteindre, haletant, la porte étroite – et sortir – dehors, dans le vaste vide nocturne.

Auprès des morts oubliés et des instants révolus, auprès des astres, dans le silence.

Quelque chose advient dans cette éternité ; la conscience écrasée rend à la nuit ce qui lui appartient, ce qui lui a toujours appartenu – des milliers de peurs et de désirs futiles, des milliers de souvenirs sans ordre – et la conscience à son tour s'allume.

Astre parmi les astres, elle brille désormais d'un désir unique, aveuglant et pur.

Elle a retrouvé son chemin.

On ne se souvient plus de la raison pour laquelle on a pénétré ce lieu maudit, dont se détournent les regards des dieux et les nuées d'oiseaux.

Il y a bien dû y avoir un franchissement, pourtant – un instant de l'erreur où le pied a foulé la mauvaise pierre.

On se souvient vaguement des autres paysages, mais le marécage est si fort, et son image si immuable, qu'on commence à les oublier, peu à peu. Comme un chiendent, l'odeur âcre des eaux putrides s'est répandue dans la mémoire, a étouffé les souvenirs. Il semble qu'il y a toujours eu ce ciel bas aux reflets gluants, cette terre imbibée de pièges, ces insectes aux corps luisants vrombissant dans l'air humide.

Parfois, on a contemplé l'agonie d'un cerf blanc ou d'un grand cygne noir. On a vu la défaite de leur corps gracieux, l'affollement inutile de leurs pattes prises dans l'engloutissement du sable. On a entendu le bruit infâme de la vase se refermant sur eux.

Et l'on espère, infiniment, n'avoir pas tourné en rond, et avoir encore assez de force pour atteindre à l'improbable frontière.

Que faire de la liberté vacante – celle de se mouvoir en tous sens dans le royaume infini aux frontières intangibles... Que faire de ses mouvements sans but, de ses pensées gratuites, de ses sensations évanescences ? Il n'y a nul ordre dans le ciel et la pierre n'a pas été gravée par le feu de la loi.

Rien – que la vie aveugle, le mouvement sans but, la liberté vacante.

Rien que l'errance du chevalier qui a vaincu les monstres et dans la brume ne reconnaît nulle part l'orée de sa propre terre.

Rien que l'attente indéfectible de ce qui n'arrivera pas – et la foi sans cesse plus faible, si volatile, la foi défaillante et mourante sans cesse, qui ne renaîtra pas.

Combien simple il était d'étreindre les mensonges, lorsque l'heure à chaque heure dispensait l'illusion.

La vérité est plus nue que l'enfer, et les voyants n'y ont pas de repos.

Vivre n'est qu'une question de courage. Affronter le tourment de la chair mortelle et putrescible, et la souffrance du souvenir, et les sanglots du deuil. Accepter ce qui blesse et ce qui meurtrit, le faire sien, profondément, savoir que le plaisir n'est toujours qu'un prélude à la douleur, qu'il n'est pas un pays qu'on peut atteindre un jour, pas un espace, mais un moment. Savoir se garder de la défaillance de la fuite, et lutter toujours à visage découvert contre le prédateur aveugle. Supporter les métamorphoses, même si elles glissent vers le pire, et pardonner aux amitiés d'être éphémères, aux corps d'être faillibles, au hasard d'être cruel. Capituler devant la gigantesque absence de Dieu, et ne tirer sa force que de sa force elle-même.

Il n'y a pas d'autre sens.

Rassembler encore une fois ses forces et sa foi pour conjurer le destin qui se profile, presque imperceptible, derrière la nouveauté. Bien qu'on sache au fond que ce n'est pas la peine, que la même chose qui hier nous a fait tant pleurer, et qui en a fait pleurer tant d'autres, ne peut plus être empêchée, et que cette chose arrivera malgré les heures éperdues de prière, d'où, miracle évanescant, a jailli l'absurde espoir.

Derrière ce tendre visage et ces lèvres, c'est toujours le crâne funèbre de l'échec, et la vision s'abat de l'avenir identique au passé, chargé seulement de plus de poussière et de deuils – combien maintenant de désir consumés sur le bûcher du Temps...

Recommencer pourtant à croire – que tout est encore possible dans un univers neuf, que le destin est en retard et a perdu notre trace, qu'il se brisera la tête de rage en voyant notre bonheur étreint. Peut-être un simple instant réussir cet exploit insensé : croire, croire que la route est libre et que nous pouvons y marcher sans mourir, les yeux rivés au ciel profond.

Ca y est. La bulle d'encre a crevé dans ma tête. Elle commence à irradier.

Au début, la bulle agit comme un second coeur – elle pulse, elle se gorge d'énergie – mais comme un cœur qui bat à rebours de l'autre, qui souffre au lieu d'aimer, et fait provision de ténèbres.

Lorsque la bulle éclate – ça y est, je la sens qui s'épand – c'est comme un sang circulant sans fin, un sang noir qui s'infiltré dans les fibres profondes de l'être. On ne peut pas l'empêcher – comme on ne peut empêcher l'autre de couler, et de rosir les nervures délicates de notre peau.

Elle irradie, et le sang noir coule, opérant ses subtiles métamorphoses. Vaguement la fatigue devient désespérance, et le sommeil prend des allures de mort. Il n'y a rien à faire, qu'à regarder le monde devenu squelettique, le monde dévoré par un crépuscule sans aube, terriblement désert – et faire taire, comme on essaie de calmer une fièvre, l'angoisse en sa poitrine, qui grandit d'absorber nos chairs.

Les lueurs mourantes du désir laissé au loin, abandonné à la déchirure. Tout le reste est noir – d'un noir profond, vivant – et respire avec calme, sans bruit. Au début peut-être l'on se cogne et l'on tombe, terrifié par la cécité, courant dans l'espace impénétrable comme en un labyrinthe. Mais il n'y a pas d'entrée, pas de couloirs, pas d'issue, et l'espace noir est vierge, indéfiniment.

Ensuite, peut-être, on s'habitue aux mouvements de l'aveugle.

A sa lenteur, à ses longs gestes courbes et hésitants.

Ai-je été cette enfant qui contemplait que la nuit fût si douce avec émerveillement – ai-je eu ce regard surpris par la lumière baissante dans ce jardin plein de roses et d'odeurs évanescentes... Ce soir il n'y a plus de jardin et c'est éternellement ailleurs que la petite fille contempera l'été et la langueur des roses.

Ailleurs, derrière les hautes haies et les grilles ouvragées, où l'air sent l'herbe coupée, où des femmes au sourire apaisé ouvrent leurs bras à ceux que la nuit menace.

Lourdes sont les paupières sur l'oeil blanchi par la lumière, aveuglé de visions. On ne sait pas quel crépuscule tombera avec elles – quelle moiteur obscure et douce guérira l'oeil blessé et son iris brûlant. On refuse de fermer les yeux pour jouir encore du spectacle, de la rafale d'images, mais les paupières sont lourdes – et l'effort pour les tenir levées devient inhumain, harrassant – on les abaisse doucement, sans savoir, et brusquement c'est le silence. Il fait noir et le feu incessant de la mitraille a disparu. Il ne reste soudain que l'oubliée et voluptueuse intimité de l'être, qui regarde obstinément l'intérieur de son propre corps, le revers d'une paupière humide, opaque, l'invisible côté d'un voile de chair indestructible.

Les yeux fermés. Le repos éperdu de la fuite.

L'eau tiède et bienfaisante de la régénérescence.

Parfois voluptueuse, cette solitude comme un lac nocturne, ouverte au calme étrange du monde. Par les fenêtres closes regarder la cour immobile, la pierre insensible aux lumières et aux pluies, regarder sa plénitude infinie et muette, tranquille. Comme un sommeil à la longue chute, où l'esprit contemple son propre endormissement, son naufrage qui le conduira sur le rivage improbable d'un rêve où tout est encore à faire.

Doucement se mettent en marche les légions impossibles d'anges et de sirènes, qui viennent peupler les songes et les emplir de chants indistincts... Doucement, dans le flux sans cohérence de ce qui arrive.

Comment se fait-il que l'on vive, encore, avec toutes ces blessures dont chacune nous a tués ?

Et comme le temps généreux les dispense et les chérit, ces déchirements inguérissables dont la douleur ondule dans la chair de notre âme.

Pourquoi revois-je après mille huit cents jours la maison de mon enfance vendue, le lieu du sens abandonné dont ma vie a perdu à jamais la clef et le chemin ? Et pourquoi me vient-il l'envie de me reposer en son jardin paisible quand tant d'autres jardins pourraient me donner la paix...

N'est-il pas écrit, pourtant, que la nuit cessera et qu'en disparaîtra même le souvenir...

N'est-il pas écrit que l'oeuvre de la nuit en nous sera détruite, et que nous nous réveillerons glorieux dans la lumière du jour, aussi purs que des larmes, beaux enfin comme nous n'avons jamais pu l'être, devant l'éternel accompli ?

Dans quel grimoire souillé ai-je pu voir ce rêve, qui sonnait comme une prophétie ?

J'ai cherché le sens et la porte, et versé mon sang sur l'autel, j'ai crié jusqu'au ciel et allumé les treize flammes, et, de lumière, je n'ai vu que celle, affolée, de mon âme, de mon âme qui se meurt de n'être pas immortelle, et cette lumière folle, cette lumière déserte, va se perdre dans la nuit.

Rêver de ce sourire seul capable de protéger du dénuement, et qui comble l'espace de lumière – celui de l'homme trouvant son chemin dans ma vie, ou celui de l'enfant jouissant de l'amour qu'on lui porte – et supporter l'attente déserte sous le ciel indifférent, par la seule force de ce rêve.

Au détour des deuils, dans le grand labyrinthe, adviendra le miracle absolvant le passé -

croire en ce dieu absent à certains révélé

croire en son pouvoir sans limite et en sa miséricorde

croire en l'amour terrestre capable d'éternité

et chanter pour le faire apparaître.